

17 *Internationaux*

Enjeux



Issues

International

**Pierre Journoud
& Cécile Menétrey-Monchau
(dir./eds.)**

Vietnam, 1968–1976

La sortie de guerre
Exiting a War

P.I.E. Peter Lang

17 *Internationaux*

Enjeux



Issues

International

**Pierre Journoud
& Cécile Menétrey-Monchau
(dir./eds.)**

Vietnam, 1968–1976

La sortie de guerre
Exiting a War

P.I.E. Peter Lang

Préface

Robert FRANK

Cet ouvrage collectif ne se contente pas de publier les actes d'un colloque, celui qui s'est tenu à Paris en mai 2008 quarante ans après le début des négociations de l'avenue Kléber entre Américains et Nord-Vietnamiens. Avec des textes retravaillés et une articulation interne remodelée, il fonctionne en effet comme un vrai livre, homogène et vigoureusement structuré autour d'une double question fondamentale : qu'est-ce qu'une « sortie de guerre » et quels enseignements nous apporte la guerre du Vietnam sur cette notion ? Comme l'explique Pierre Journoud quelques pages plus loin, toutes les problématiques maintenant classiques de la « sortie de guerre » ne sont pas abordées ici. Le propos est centré sur la « diplomatie », mais selon une approche novatrice par rapport à l'« histoire diplomatique » traditionnelle : il n'est pas limité aux relations entre diplomates professionnels, entre chancelleries, entre États. Au contraire, l'objectif est de prendre en compte tous les acteurs, dans leur grande variété, en incluant aussi l'étude du rôle des intellectuels, des experts, de certains partis ou mouvements politiques, ainsi que l'évaluation du poids des sociétés civiles : bref, il s'agit ici d'une tentative d'histoire non diplomatique de la diplomatie, d'une histoire élargie à tous les agents qui, de près ou de loin, contribuent à l'action diplomatique.

L'analyse porte sur plusieurs échelles. Il y a d'abord – objet de la première partie – la scène de la Guerre froide dans laquelle s'inscrit le conflit vietnamien et se développent les jeux entre Soviétiques, Américains, Chinois et autres acteurs comme les Japonais. L'espace des négociations bilatérales entre le Vietnam du Nord et les États-Unis, jusqu'à l'Accord de Paris de 1973 est ensuite étudié dans une deuxième partie. Quant à la France, comme interface, et aux Français comme intermédiaires, ils ont une part non négligeable et peu connue dans les négociations entre les parties belligérantes. Leur action est décrite dans la troisième partie, ainsi que tous les ressorts d'une diplomatie discrète et secrète conduite par des acteurs très peu « officiels ». En quatrième lieu, l'ouvrage traite des suites de l'Accord de Paris jusqu'à l'unification du Vietnam par la force en 1975, voire jusqu'en 1976 : les hésitations nord-vietnamiennes sur le moment propice pour la reprise de la lutte

armée et la « libération » totale du Sud sont bien expliquées, ainsi que les attitudes très différentes de l'URSS et de la Chine pendant cette période ; importantes aussi sont les questions des dommages de guerre et des soldats américains disparus, soulevées respectivement par la République démocratique du Vietnam et les États-Unis. Un épilogue très heureux, dans les meilleures traditions de l'histoire du temps présent, compare les mouvements de protestation contre la guerre et l'évolution de l'opinion publique à deux époques importantes qui ont marqué l'imaginaire des Américains : le conflit vietnamien et l'intervention en Irak à partir de 2003. Enfin, la réflexion historique est stimulée par les témoignages, offerts par un DVD joint à l'ouvrage, de trois Français – deux ambassadeurs et un ancien résistant, Raymond Aubrac –, d'un Américain et de trois Vietnamiens, qui ont tous joué un rôle dans ces négociations de sortie de guerre.

Il n'est pas pertinent de dévoiler ici tous les apports du livre et il vaut mieux laisser au lecteur le plaisir de les découvrir. Un des fils directeurs mérite cependant d'être souligné d'emblée. La caractéristique de cette longue sortie de guerre du Vietnam est d'avoir été une question de gestion, une difficile gestion : celle d'une « défaite » pour les Américains – il ne faut pas avoir peur des mots, et c'est la première de leur histoire – et celle d'une « victoire » pour les Nord-Vietnamiens. On connaissait déjà l'importance du tournant de l'offensive du Têt en 1968. Certes, elle a été un échec vietnamien sur le plan militaire et les Américains ont réussi à redresser la situation. Mais elle a créé un tel choc politique qu'elle a convaincu le président Johnson de la nécessité de sortir de la guerre. N'est-ce pas là déjà un gigantesque succès pour la République démocratique du Vietnam et pour ses alliés, les combattants du FNL ? D'une façon générale, dans une guerre, la victoire ne se mesure pas par les objectifs *militaires* obtenus sur le terrain, mais par la capacité à atteindre l'objectif *politique* défini lors du recours à la force armée. En particulier, dans une guerre asymétrique où se développe la logique du faible au fort, l'essentiel pour le premier est moins de gagner des batailles que de durer face à la supériorité du second, que de le décourager pour finalement gagner la guerre. Il n'en reste pas moins vrai que le coût de l'offensive et la déception de ne pas avoir emporté un succès décisif qui eût accéléré l'issue du conflit ont également obligé les Nord-Vietnamiens à se poser des questions et à envisager la négociation. D'où ce long processus diplomatique à partir de 1968, pendant lequel la guerre continue, s'intensifie parfois, chaque belligérant ayant en tête les pourparlers en cours : ils font désormais la guerre pour mieux négocier. L'équation de sortie de guerre se pose en dilemmes aux uns et aux autres. Pour les Américains décidés à quitter le Vietnam, comment gérer cette défaite dans le contexte politique intérieur ? L'équipe présidentielle n'hésite pas, d'ailleurs, à retarder le processus de paix pour assurer

la réélection de Nixon en novembre 1972. D'autre part, comment partir « dans l'honneur » sans rendre inéluctable la chute du régime sud-vietnamien ? Pour les Nord-Vietnamiens, jusqu'où aller dans la victoire politique sans la payer d'un prix humain exorbitant ? L'Accord de Paris est la résultante : il consacre la défaite des États-Unis – leur sortie de guerre est en fait un départ et un abandon du Vietnam – tout en limitant la victoire de l'autre camp qui n'obtient pas, dans l'immédiat du moins, l'unification du Vietnam à son profit. Se pose dès lors la question de savoir si Kissinger n'a pas tenté d'obtenir un « intervalle décent » entre le retrait américain et l'assaut final des Nord-Vietnamiens sur Saïgon. Il existe tout un débat historiographique sur le sujet que le présent ouvrage livre d'une façon extrêmement intéressante. En tout cas, l'on peut raisonnablement penser que les dirigeants américains étaient assez lucides pour ne pas croire à une survie du gouvernement du Sud après le départ de leurs soldats. Ils n'ont pu empêcher que les événements de 1975 soient considérés comme un grave revers pour l'Amérique. Mais, retournement historique : le communisme, vainqueur alors dans la péninsule indochinoise, allait connaître une défaite bien plus sévère et s'effondrer en Europe une quinzaine d'années plus tard. Les États-Unis ont perdu la guerre du Vietnam, mais ont finalement gagné la Guerre froide.

Il n'y a pas beaucoup de « lois » en histoire, mais deux leçons peuvent être retenues : les occupés finissent par l'emporter sur les occupants et il est vain d'imposer la démocratie par une occupation militaire ; mais d'un autre côté, la liberté est une aspiration universelle et, lorsqu'elle surgit de l'intérieur, elle peut l'emporter contre les dictatures, comme en Europe du Sud dans les années 1970, en Amérique latine dans les années 1980, en Europe de l'Est en 1989-1991, dans certains États arabes en 2011. Les vainqueurs de 1973-1975, qui avaient une certaine légitimité morale pour l'emporter alors, devraient s'en souvenir – et donc aller plus loin dans le processus de libéralisation déjà bien entamé sur le plan économique : les « sorties de guerre » ne sont qu'un « moment » de l'histoire.